



Lettres, terres d'asile

Rencontre avec **Wasis Diop**, compositeur, chanteur, interprète et réalisateur, **Constance Rivière**, directrice du Musée national de l'histoire de l'immigration, et **Serge Bagdassarian** et **Bakary Sangaré**, sociétaires de la Comédie-Française, conduite par **Laurent Goumarre**, journaliste

En ligne sur la chaîne YouTube de la Comédie-Française

Éclairage pédagogique par **Anne Delaplace**, professeure de lettres

Le lundi 10 février 2025, la scène du Théâtre du Vieux-Colombier se fait l'écho du monde. Un monde traversé par la migration et la nécessité de trouver un asile, un territoire où se réfugier, mais aussi un espace intime où se rassembler en soi-même, par-delà les frontières et les identités nationales. La poésie, la musique, l'écriture peuvent-elles se faire terres d'accueil ? À travers des lectures et des récits personnels, les sociétaires de la Comédie-Française Serge Bagdassarian et Bakary Sangaré, et le musicien Wasis Diop posent des mots d'artistes sur l'expérience de l'exil. Une rencontre éclairée par Constance Rivière, directrice du Musée national de l'histoire de l'immigration, et animée par Laurent Goumarre.

JE SUIS DEvenu LE SEUL ÉTRANGER

« Retourne d'où tu viens parce qu'on ne veut pas de toi ici ». C'est ainsi que le poète palestinien Mahmoud Darwich – dans un extrait d'*Une mémoire pour l'oubli* lu par Serge Bagdassarian – exprime la violence à laquelle se heurte l'exilé. Arraché pendant plus de trente ans à sa terre d'origine, l'écrivain n'a eu de cesse d'exprimer sa nostalgie de la patrie perdue. Quand il écrit ce texte, écho lointain et pourtant si proche des traumatismes du Proche-Orient, Darwich est enfermé en 1982 dans un appartement à Beyrouth assiégée par les troupes israéliennes. Il tente, par l'écriture et par le souvenir, de retrouver le pays de son enfance. À travers la figure poétique d'un oiseau, double de lui-même, il s'interroge : « Suis-je à l'air libre ou dans une cage ? » Cette métaphore semble définir l'expérience de l'exil, le sentiment d'être projeté à l'extérieur d'un territoire perdu et, pourtant, d'y être encore enfermé. Conscient de son incapacité à se fondre pleinement dans l'espace et le temps présents qui lui sont offerts, le poète ne peut que constater, en une formule poignante et lancinante : « Je suis devenu le seul étranger. » Dans la voix de Serge Bagdassarian, fils d'immigrés venus d'Arménie, ces mots résonnent. Le Comédien-Français invoque la figure de son père qui a grandi avec « un trou en lui, un vide en lui ». Ce manque est à la fois celui d'une terre, mais aussi celui des êtres chers, disparus dans le génocide des Arméniens perpétré par les autorités ottomanes entre 1915 et 1916. C'est bien contre cette blessure de l'absence, de l'oubli, de la colère, que se dresse la poésie de l'exilé, contre l'effacement des lieux, des visages et des voix qui se sont tues.

ON A ARRÊTÉ LE SOLEIL !

En contrepoint de la poésie de Mahmoud Darwich, les récits personnels de Bakary Sangaré et Wasis Diop sonnent comme des paraboles de l'exil. Tous deux poussés hors d'Afrique par leur désir artistique, ils racontent leur arrivée en France, leur rencontre avec un pays qui ne leur tend pas les bras mais qui, dans le même temps, leur offre un cadre culturel propice à l'épanouissement de leur



talent.

Encouragé par son professeur d'art dramatique de l'Institut national des Arts de Bamako, Bakary Sangaré quitte le Mali au début des années 1980 et entre à l'École de la rue Blanche, aujourd'hui l'École nationale des arts et techniques du théâtre (ENSATT). Il est engagé d'emblée par le metteur en scène Peter Brook et participe à l'épopée dramatique du *Mahabharata*, créé au Festival d'Avignon en 1985 puis joué au Théâtre des Bouffes du Nord. La rencontre avec Peter Brook est déterminante, le Comédien-Français la présente comme une « porte qui s'ouvre » soudain devant lui, lumineuse : il interprète le rôle du Soleil. Mais cette histoire en apparence rayonnante ne peut passer sous silence un reflet plus sombre du statut de l'exilé africain en France. Arrêté arbitrairement dans le quartier de la Chapelle à Paris par deux policiers qui le suspectent d'être mêlé à des faits de délinquance, Bakary Sangaré doit se tirer de ce mauvais pas pour être à l'heure sur la scène des Bouffes du Nord. Des spectateurs et des spectatrices avisés le reconnaissent et s'écrient, horrifiés, en courant vers le théâtre : « On a arrêté le Soleil ! » Ce souvenir doux-amer, raconté par le Comédien-Français dans un éclat de rire philosophe, révèle au public les coulisses blessées d'une trajectoire artistique remarquable. Soutenu par Marcel Bozonnet qui l'a eu pour élève, Bakary Sangaré entre à la Comédie-Française en 2002 et en devient sociétaire en 2013, trouvant dans cette « Maison » et dans cette Troupe une terre d'asile à la mesure de son talent.

Wasis Diop quitte quant à lui le Sénégal dans les années 1970. Sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier, les souvenirs de ce départ se dévident comme dans un conte. « C'était le mois de février et je suis arrivé en France en tee-shirt parce, de là où je venais, je ne pouvais pas m'imaginer qu'il puisse faire froid quelque part dans le monde. Quand on n'a jamais connu le froid, c'est un mythe, on ne l'a pas vécu dans son corps, on ne sait pas ce que c'est [...]. J'ai écrit une lettre à ma mère et je ai dit :



feuilles. Tous les arbres sont morts. » L'exil est vécu comme une déchirure sans retour : « On part pour partir. » C'est l'art qui, comme un fil d'Ariane, mène le jeune homme vers sa réelle destination et lui permet de trouver un point d'ancrage. En 1974, il fonde avec le chanteur sénégalais Umbaï U Kset le premier groupe de rock africain West African Cosmos et signe en 1976 l'album éponyme produit par CBS, label de Miles Davis qui lui permet de renaître artistiquement sous une bonne étoile. Wasis Diop chante en wolof jusqu'à son dernier album *De la glace dans la gazelle* sorti en 2021 et composé en français. Il y évoque l'expérience de l'exil, notamment dans le titre « Voyage à Paris », qui chante les contradictions d'une ville lumière où cohabitent les touristes, les amants et les « réfugiés, abandonnés, fatigués de marcher ». C'est en hommage à ces ombres venues d'Afrique qu'il interprète, sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier, une chanson de Casamance, terre sénégalaise de forêts et de rivières qu'il considère comme une « terre de l'écologie première ». Dans l'obscurité de la salle résonnent alors une mélodie, des sons et des mots venus de loin qui, dans un instant de beauté suspendu, nous parlent pourtant, et nous rassemblent.

QUE FAIS-TU DONC ICI ?

Questionnant le regard que nos sociétés occidentales posent sur les exilés, l'écrivain djiboutien Abdourahman Waberi fait le choix d'inverser les points de vue. Son roman dystopique publié en 2024, *Aux États-Unis d'Afrique*, imagine une Afrique prospère et triomphante, indifférente à la détresse d'une « Euramérique » dévastée par les guerres et les épidémies. Par millions, des réfugiés fuient les bidonvilles de Zürich ou de Chicago et tentent d'atteindre l'Eldorado africain. Lu avec une malice savoureuse par Bakay Sangaré, ce récit s'inscrit dans la tradition voltairienne du conte philosophique et n'est pas sans évoquer le dispositif du regard inversé proposé par Montesquieu dans ses *Lettres persanes* pour dénoncer les injustices de notre monde. Lorsque l'héroïne, Maya, adoptée par une riche famille érythréenne, se rend dans sa ville d'origine, Rouen, et découvre la misère dans laquelle elle est née, la question qu'elle se pose à elle-même exprime la métaphysique de l'exil : « Que fais-tu

donc ici ? »

Dans tous les parcours de migration il s'agit en effet, pour chacun et chacune, de trouver une place, sa place, dans un monde étranger. Constance Rivière, directrice du Musée national de l'histoire de l'immigration, parle d'une histoire commune « blessée » et évoque la nécessité d'offrir au public un lieu réparateur, un espace symbolique d'hospitalité. Les lieux de culture doivent apparaître comme de possibles terres d'asile. Pour appuyer son discours, elle évoque l'œuvre de Jakuta Alikavazovic, *Comme un ciel en nous* parue en 2021 dans la collection « Ma nuit au musée » éditée chez Stock. L'écrivaine, fille d'émigrés d'ex-Yougoslavie, fait le choix de passer une nuit au Louvre car c'est dans ce musée que son père a trouvé refuge en arrivant en France : « Le Louvre, [...] c'est son endroit, son endroit à lui, un lieu où la beauté l'emporte, croit-il, sur le politique. Mon père croyait qu'une identité pouvait s'inventer, se créer comme on crée une œuvre d'art, il croyait que l'on peut se choisir des valeurs pour patrie. Les nationalismes lui répugnaient. Lui, il voulait vivre dans la beauté. Pour cela il était prêt à quitter son pays, sa famille, ses amis. » Dans ce texte bouleversant, l'art apparaît comme l'unique lieu de rassemblement possible, l'espace commun d'une transcendance universelle, par-delà les identités, les langues et les différences. Une terre de paix dans un monde déchiré.

Les récits de migration traversent ainsi les continents, les cultures, les frontières, et incarnent autant de reflets de notre humanité. La figure de Frederick Wiseman, cinéaste, documentariste américain, surgit alors dans le discours de Constance Rivière comme un modèle, un guide qui « nous aide à retrouver le visage d'autrui tel qu'il est et non pas tel qu'on le fantasme ou tel qu'on le caricature souvent ». Issu d'une famille polonaise émigrée aux États-Unis pour fuir les pogroms, Frederick Wiseman s'est passionné pour un texte tiré du roman *Vie et destin* de l'écrivain soviétique Vassili Grossman. Il lui consacre en 2002 un film intitulé *La Dernière Lettre*, qui donne à entendre un extrait du chapitre 17. Anna Semionovna est enfermée dans le ghetto juif de Berditchev, en Ukraine. En 1941, elle écrit une dernière lettre à son fils car elle se sait condamnée à la déportation par l'arrivée des nazis : « Comment finir cette lettre ? Où trouver la force pour le faire, mon chéri ? Y a-t-il des mots en ce monde capables d'exprimer mon amour pour toi ? Je t'embrasse, j'embrasse tes yeux, ton front, tes yeux. Souviens-toi qu'en tes jours de bonheur et qu'en tes jours de peine, l'amour de ta mère est avec toi, personne n'a le pouvoir de le tuer, Vitenko. Voilà la dernière ligne de la dernière lettre de ta maman. Vis, vis, vis toujours... » Interprétée dans le film par la Comédienne-Française Catherine Samie, aujourd'hui sociétaire honoraire, lue sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier par Constance Rivière, cette lettre nous invite, où que nous soyons et d'où que nous soyons, à résister à la barbarie et à vivre, envers et contre tout, ensemble.

Les images de ce dossier sont extraites de la captation de la soirée
© coll. Comédie-Française